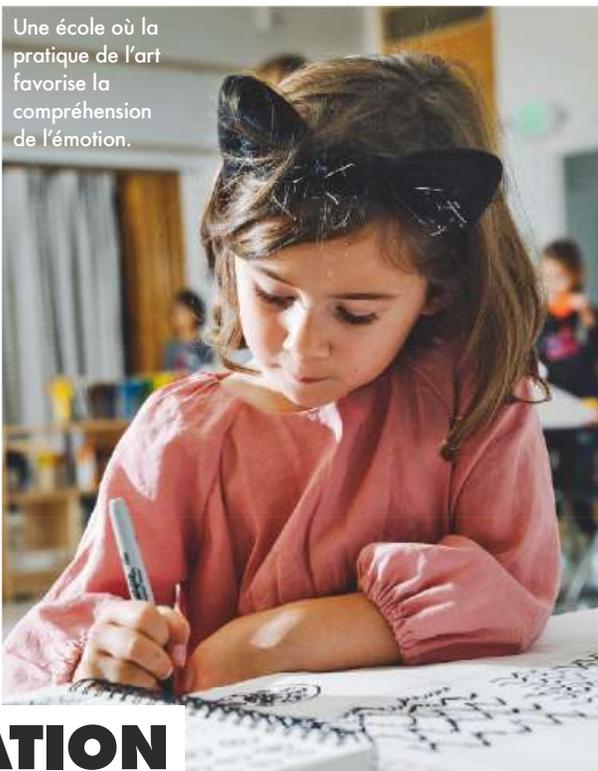


L'Université de Californie à Los Angeles (UCLA) qui abrite la Lab School.

Une école où la pratique de l'art favorise la compréhension de l'émotion.



ÉDUCATION

CALIFORNIA DREAMIN'

À LOS ANGELES, L'UCLA LAB SCHOOL FAIT RÊVER PARENTS ET ENFANTS. AU PROGRAMME : APPRENTISSAGE PAR LA PRATIQUE, PÉDAGOGIE ADAPTÉE À CHAQUE ÉLÈVE ET DIVERSITÉ ETHNIQUE ET SOCIALE. L'ÉCOLE IDÉALE ?

PAR JACKY GOLDBERG PHOTOGRAPHE MATTHEW REAMER

Dès les premières minutes passées dans une des classes de la Lab School de Los Angeles, une évidence s'impose : nous ne sommes pas dans une école banale. Dans la petite enceinte Bluetooth, Louis Armstrong chante son amour des arbres verts et des roses rouges (« What a Wonderful World »), tandis que des enfants de 4 à 5 ans, accroupis en cercle autour de leur enseignante, expriment leurs sentiments du moment. Chacun à leur tour : l'une est encore mal réveillée, un autre froissé que son père n'ait pas été là à son réveil, une troisième encore en colère contre la vacherie que lui a faite un camarade la veille. Interdit de réagir : on est là pour dire et entendre, pas pour discuter ni juger. Ensuite, les volontaires sont invités à chanter une comptine, dans la langue de leur choix : « Good morning, how are you ? », « Buenos días, cómo estás ? », « Bonjour, comment allez-vous ? » ou « Ohayo genki desu-ka ? »—et même en arménien, langue

natale de la maîtresse, Hasmik Cochran. Dans cette école publique, mais payante, la diversité ethnique est flagrante dès lors qu'on jette un œil au trombinoscope accroché au mur. L'enseignement est quant à lui bilingue, l'espagnol étant obligatoire.

Après la prise de parole, on passe à un travail d'éveil artistique par petits groupes. Nul besoin d'être expert en pédagogie pour en observer la richesse. Et une chose est sûre, les écoles publiques classiques ne sont pas aussi riches, tant en matériel (notamment informatique) qu'en encadrement. « Nous utilisons l'art pour faciliter l'expression et la compréhension des émotions, pour élargir tous les domaines de compréhension, explique Hasmik Cochran, avant de poursuivre sur la philosophie générale de la Lab School (ou école laboratoire) : nous envisageons l'éducation comme un tout, aussi bien intellectuelle que physique, émotionnelle que sociale. Surtout, nous croyons à la recherche scientifique et au partage des connaissances. »





À la Lab School, en septembre, assis par terre en petits groupes, les élèves participent à un débat.

Une douzaine d'enseignants d'une autre école, publique, d'un quartier pauvre de L.A., sont justement venus passer la journée à la Lab School pour observer et apprendre les techniques utilisées. La diffusion de sa pédagogie est une des missions de cet établissement de pointe, un des meilleurs de la métropole, qui accueille aujourd'hui 450 élèves, âgés de 4 à 12 ans. « C'est un échange que nous faisons là, précise Hasmik Cochran. La semaine prochaine, ce sera notre tour d'aller en observation dans leur école, et d'apprendre d'eux. Ça va dans les deux sens. » Née en URSS (à l'époque où l'Arménie était une république soviétique), arrivée aux États-Unis à l'âge de 12 ans sans parler l'anglais, cette quinquagénaire travaille depuis 1987 à la Lab School, où elle a grimpé tous les échelons jusqu'à devenir « demo teacher », c'est-à-dire une enseignante-chercheuse, titulaire d'un doctorat en sciences de l'éducation. Une docteure en maternelle ? « Nous en avons trente-six, à peu près la moitié de nos effectifs », se vante la proviseure, Georgia Ann Lazo. Pour ces professeurs, le salaire peut approcher, voire dépasser, les 10 000 dollars par mois (environ 9 000 euros) — de quoi laisser rêveurs leurs homologues français.

“
**NOUS SOMMES
 PLUS FLEXIBLES
 ET PLUS ATTENTIFS
 AUX BESOINS DE
 CHAQUE ÉLÈVE.**
 ”

REBECCA HENEISE,
 ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE

Adossée à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA), la Lab School applique des techniques d'enseignement théorisées par les meilleurs psychologues et pédagogues du pays, en échange de quoi ces derniers peuvent observer les résultats, utilisant en quelque sorte les élèves comme des cobayes. « Mais nous n'en profitons pas pour faire n'importe quoi ! tient à rassurer Rebecca Heneise, "demo teacher" qui, le jour où nous la rencontrons, enseigne les langues à des élèves de CM1-CM2. Nous suivons les programmes nationaux et sommes sous le contrôle des autorités publiques. Nos méthodes sont ainsi plus structurées que celles des écoles Montessori, par exemple. Mais, par rapport aux écoles publiques traditionnelles, nous sommes plus flexibles et plus attentifs aux besoins de chaque élève. » L'idée générale, en effet, est de favoriser l'apprentissage par la pratique, « learning by doing », avec une forte prise en compte individuelle. L'apprentissage des mathématiques se fait notamment selon le protocole CGI (pour « Cognitively Guided Instruction »), qui consiste à partir de ce que l'élève sait déjà pour l'amener à découvrir par lui-même la suite, plutôt que de professer une connaissance théorique ○ ○ ○

○ ○ ○ qu'il s'agira ensuite d'appliquer — toute ressemblance avec la maïeutique de Socrate ne serait que pure coïncidence... Autre spécificité, le « VAPA teaching » (pour « visual and performing arts »), qui permet d'envisager tout enseignement sous le prisme de l'art, visuel ou performatif, qui n'est donc plus seulement une matière parmi d'autres mais un chapiteau qui recouvre l'ensemble.

Lorsque nous pénétrons dans la classe de Rebecca Heneise, les élèves sont éparpillés

autour de grandes tables, affairés à réaliser des story-boards de contes folkloriques (amérindiens, afro-américains, européens...), tandis que l'enceinte joue du Miles Davis — le jazz a décidément la cote. Pas de tables individuelles ni de place attribuée, les enfants sont libres de leurs mouvements. Pas de punition non plus : face aux éventuels problèmes de discipline, les enseignants ont développé ce qu'ils appellent les « cool tools » (littéralement « outils de rafraîchissement »), un ensemble de techniques de désescalade visant à responsabiliser l'élève avec empathie, sans l'accabler. Idéal sur le papier, mais cela marche-t-il ? Selon les études des chercheurs de l'université, le niveau des élèves de la Lab School serait substantiellement supérieur à la moyenne du comté de Los Angeles — même s'il est difficile de juger sur le long terme car l'institution ne va que jusqu'à l'équivalent de la 5^e et il n'y a donc pas de statistiques au-delà. Mais sa popularité jamais démentie et la longueur de sa liste d'attente plaident toutefois en sa faveur.

L'inspirateur principal de cette pédagogie est John Dewey (1859-1952), psychologue et philosophe, activiste politique et précurseur, au début du XX^e siècle, de l'« éducation nouvelle » (ou « progressive ») à Chicago. C'est nourrie de ses idées que Corinne A. Seeds transforme, en 1929, l'École normale de Californie, destinée à former les enseignants, pour en faire l'école laboratoire qu'elle est aujourd'hui. Et c'est en 1947 que la prestigieuse UCLA lui alloue une parcelle de son campus, à Westwood. L'architecte Richard Neutra, héros du Mouvement moderne, dessine alors les bâtiments, qui s'étendent au milieu d'un bosquet idyllique, avec ruisseau, écureuils sautant de branche en branche, et papillons monarques passant, en saison, dans des abris conçus pour eux. Une école de pointe dans un lieu sublime, avec tous les moyens dont on puisse rêver... Très bien, mais pour qui au juste ? C'est là que la Lab School impressionne : « Nous nous faisons un devoir d'être représentatifs de la population de Los Angeles. Ainsi, nous accueillons 45 % d'élèves boursiers, recrutés sur l'ensemble du comté, pas seulement chez nos riches voisins de Bel-Air, et nous veillons également à la mixité ethnique », affirme la proviseure. Dans un pays qui n'a aucun scrupule à dresser des statistiques ethniques, cette dernière est fière d'affirmer qu'elle n'a que 36 % d'élèves caucasiens et 32 % de Latino-Américains. « La mixité sociale fait aussi partie de notre ADN car, au-delà même de la justice, nous constatons que cela favorise l'apprentissage : tout le monde a quelque chose à apprendre de tout le monde », ajoute Hasmik Cochran.

Pour s'assurer de cette « équité », l'école ne procède pas par entretien mais par tirage au sort, selon des critères socio-économiques. Tout le monde est logé à la même enseigne et, étant plus nombreux à postuler, les riches ont proportionnellement moins de chances que les plus modestes d'y entrer. « Un de nos défis majeurs, ces dernières années, affirme Georgia Ann Lazo, a été de nous faire connaître



Rebecca Heneise, enseignante-chercheuse.



Une manif pour l'environnement, ici l'apprentissage est aussi bien intellectuel que social.

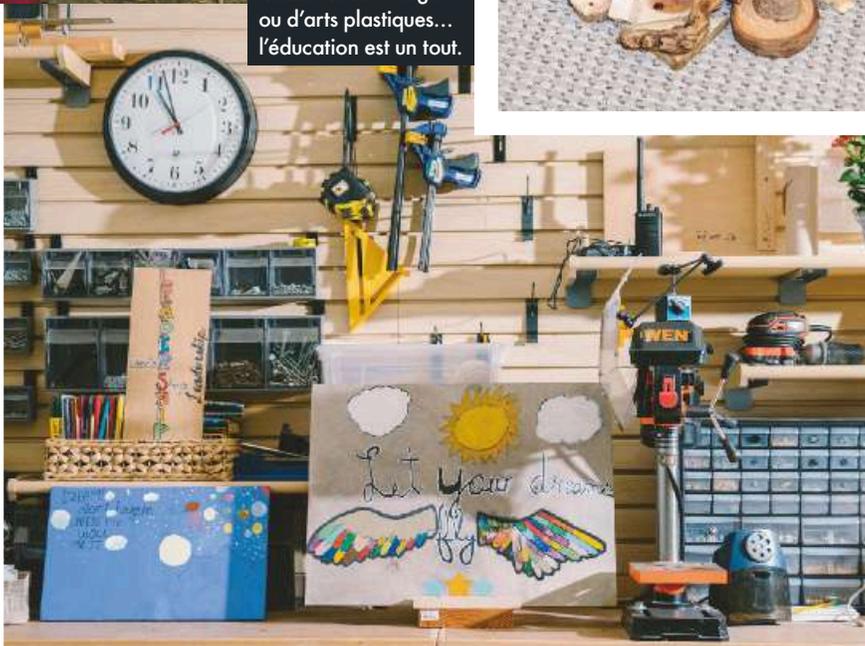


auprès des populations défavorisées, qui se disent a priori que ça n'est pas pour eux. Le personnel d'entretien de la faculté voisine constitue à ce titre une cible de choix : avec des revenus modérés, souvent issus d'une minorité ethnique, ils peuvent facilement accompagner leurs enfants en venant travailler. » Relativement chère pour qui doit s'acquitter du tarif normal (33 000 dollars par an, ce qui reste dans la norme des bonnes écoles privées du pays), mais intégralement financée pour les boursiers, la Lab School n'est pas qu'une école pour enfants privilégiés. Et comme les demandes excèdent largement les places disponibles, mieux vaut y entrer dès le début du cursus, à 4 ou 5 ans, peu de places se libérant en cours de route... Pour finir, on interroge la proviseure sur les célébrités passées par là, elle rechigne d'abord, avant de lâcher quelques noms : l'acteur Jason Schwartzman, le maire de Los Angeles, Eric Garcetti, ou, roulement de tambour, Leonardo DiCaprio (qui ne venait pas d'une famille spécialement aisée). Dans une interview au « Los Angeles Times », en 2015, l'acteur décrivait ainsi son ancienne école : « Un petit jardin d'Éden, multiculturel et paisible... En revanche, l'arrivée dans le système public classique m'a dégoûté. » Au point qu'il quitta le lycée sans son bac, mais avec la farouche envie de devenir acteur. Il faut croire que le monde n'y a pas perdu au change. ■

MATTHEW REAMER



Sortie en plein air, atelier de bricolage ou d'arts plastiques... l'éducation est un tout.



DE LA V.O. À LA V.F. ?

La France compte depuis 2015 sa propre Lab School, à Paris, dans les 2^e et 11^e arrondissements. Fondée par Pascale Haag, une chercheuse en psychologie à l'Ehess, et s'inspirant de l'UCLA Lab School, elle fait partie d'un réseau européen de cinq écoles (Royaume-Uni, République tchèque, Allemagne, Autriche). Les principes pédagogiques y sont les mêmes, avec un effort particulier pour les élèves au parcours difficile, parfois sortis du système scolaire classique, qui trouvent là un havre censé leur permettre de mieux s'épanouir, dans un cadre plus souple et individualisé. Mais tous les profils sont les bienvenus (sans critères socio-ethniques, ce qui est inconcevable en France). L'enseignement y est bilingue, français et anglais, et les échanges constants avec le monde universitaire, assurés par un comité scientifique. Sur ses deux petits sites (dans l'attente d'un plus grand espace pouvant accueillir tout le monde), l'école accueille une cinquantaine d'élèves, du CP à la 5^e. Aujourd'hui associative, elle espère pouvoir passer sous contrat avec l'Éducation nationale en fêtant son cinquième anniversaire à la rentrée prochaine. **J.G.**